

Bien gérer le soutien scolaire

Pour être efficace, le soutien doit s'inscrire dans une démarche qui implique l'enfant, répond à ses besoins réels, et fait le lien entre les parents et l'école.

Harry Potter aurait-il pu devenir sorcier sans passer par l'école Poudlard ? Et ainsi échapper à l'enseignement des professeurs Chourave et McGonagall ? Le jeune héros ne pouvait-il pas apprendre par imitation les pouvoirs qu'il avait reçus de ses parents ? Cet exemple est cité par le sociologue de l'éducation Patrick Rayou pour montrer le poids des certifications scolaires dans notre société. Autrement dit, la course aux diplômes. Ajoutons à cela l'inquiétude parentale devant la mauvaise qualité supposée des apprentissages scolaires. Et l'on obtient une idée d'un phénomène bien installé, en France : le soutien scolaire extérieur à l'école, appelé aussi « l'éducation de l'ombre ».

Une grande partie de cette activité génère un marché opaque, majoritairement non déclaré (*lire les repères*). De façon très visible, par contre, un certain nombre d'entreprises privées ayant pignon sur rue occupent un marché très concurrentiel. Parmi elles, Acadomia (un quart du marché), Cours Legendre, Complétude, Anacours... proposent tout un panel d'offres. Les cours particuliers, formule qui reste de loin la préférée des parents bien que la plus coûteuse (de 35 à 50 € par heure, suivant le niveau), sont assurés par des enseignants en poste ou retraités, ou des étudiants bac + 3. Autres propositions : des centres pédagogiques, notamment pour réviser pendant les vacances ; l'e-learning, pour apprendre en ligne à partir de vidéos réalisées par des professeurs ; des cours diffusés par Internet comme Acadomia 365, pour s'entraîner et réviser à distance.

À côté des acteurs traditionnels, d'autres prestataires se développent uniquement sur le Web comme les sites Maxicours ou Paraschool, avec des tarifs compétitifs, oscillant entre 5 et 35 € par mois selon les formules proposées. Et, depuis quelques années, des plateformes numériques comme Superprof, sorte de « boncoin du soutien scolaire » qui met en relation, via des petites annonces, des parents avec des professeurs qui

fixent librement leurs prix. L'offre privée en matière de soutien scolaire ne doit pas pour autant occulter les initiatives gratuites ou bénévoles, plus discrètes : associations d'aide aux devoirs, accompagnement individualisé dans les écoles, dispositif « Devoirs faits » au collège (*lire page 14*), blogs d'enseignants...

En France, selon un rapport publié en 2011 (1), les familles consacrent chaque année plus de 2 milliards d'euros au soutien scolaire, ce qui les place en haut du podium européen. Certes, les mesures d'incitations fiscales continuent d'encourager le recours à l'aide aux devoirs lorsque celle-ci est dispensée à domicile. Mais il s'agit aussi d'une tradition française bien ancrée.

« Les parents ne se sentent pas assez pertinents pour aider eux-mêmes leur enfant. Ou bien ils culpabilisent de ne pas suffisamment suivre sa scolarité. »

Jusqu'au début du XX^e siècle, rappelle le sociologue Patrick Rayou, les cours dispensés en classe duraient deux heures. En gros, une partie leçon, suivie d'un temps d'exercices. « À partir de 1902, au sein de l'éducation nationale, il s'est produit une division du travail qui a conduit à l'externalisation des devoirs. Et les parents ont hérité du temps de l'exercice. À eux de l'assurer, à condition qu'ils le puissent ! »

Selon Gilbert Longhi, chercheur en sciences de l'éducation et ancien chef d'établissement, le recours au soutien scolaire est une réponse aux inquiétudes parentales : « Les parents ne se sentent pas assez pertinents pour aider eux-mêmes leur enfant. Ou bien ils culpabilisent de ne pas suffisamment suivre sa scolarité et se donnent bonne conscience en se tournant vers une aide extérieure. »

De son côté, la psychopédagogue Brigitte Prot observe « beaucoup de dramatisation » chez les parents à l'égard de leurs enfants et adolescents, devenus des « objets d'observation permanente ».



Le soutien scolaire répond aux inquiétudes parentales. Nadège Fagoo/Lightmotiv

Bien gérer le soutien scolaire

« À partir de la sixième, je ne me sentais plus capable d'aider ma fille qui ramait en maths. »



Séance de soutien scolaire dans un établissement parisien. Vincent Jarousseau/Hans Lucas

●●● Suite de la page 13.

Dès le premier hic – par exemple, n'avoir pas su faire une division lors d'une évaluation –, les parents veulent savoir comment venir en aide à leur progéniture. Alors qu'il s'agit peut-être d'un simple coup de stress. Le recours aux « petits cours » apparaît souvent comme la solution. Notamment, à l'entrée au collège. « À partir de la sixième, je ne me sentais plus capable d'aider ma fille qui ramait en maths, raconte Claire, mère de trois adolescents. Alors, par le bouche à oreille, j'ai trouvé des étudiantes qui venaient à la maison, une fois par semaine pour faire travailler mon aînée. En classe, les résultats se sont légèrement améliorés. Mais il n'y a pas eu de miracle. »

Pas la panacée donc, mais une solution qui peut être efficace à certaines conditions. Brigitte Prot

insiste sur la nécessité de prendre en compte les besoins réels de l'enfant. Est-ce un manque de méthodologie ? Des lacunes dans une matière particulière ? Si les parents ont du mal à cerner ses difficultés, ils peuvent en parler avec son enseignant. Dans tous les cas, il s'agit de répondre à ses besoins, sur un temps limité, avec des échéances précises : nombre de séances, points à travailler, date à laquelle on fait un premier bilan. Car l'objectif est bien de rendre l'enfant autonome dans son travail. Le rituel du cours particulier hebdomadaire peut nourrir une forme de dépendance. Avec le risque pour l'élève de ne même plus se donner la peine d'écouter en classe : il sait qu'il refera le cours à la maison.

Gilbert Longhi souligne néanmoins « l'effet Pygmalion » du soutien scolaire, en particulier

chez les adolescents. Même si les résultats ne sont pas immédiats, « l'ado est au centre de l'attention de ses parents qui s'intéressent à lui. Le jeune se sent ainsi valorisé, conscient de l'effort financier accompli par sa famille ».

Une sorte de contrat de réussite s'établit ainsi entre parents et enfant, créant une stimulation positive. Cela étant, le chercheur préconise de tenir compte de l'avis de l'adolescent sur le choix du professeur. Un grand cousin, un oncle peuvent offrir, outre un coup de main ponctuel sur les apprentissages, un soutien moral, une connivence que n'apportera pas un professionnel.

Enfin, les spécialistes s'accordent sur l'importance de faire le lien entre les parents, l'école et le soutien extérieur. Pour Brigitte Prot, les parents doivent jouer ce rôle de courroie de transmission entre les différents interlocuteurs. Patrick Rayou, lui, suggère de créer des « parents vigies » qui préviendraient les professeurs des difficultés des élèves. Selon le sociologue, « retrouver le sens du collectif et jouer la transparence permettrait de sortir du marché de l'ombre ».

France Lebreton

(1) Le Défi de l'éducation de l'ombre, rapport du centre de recherche comparée de l'université de Hong Kong, 2011.

Les limites du dispositif Devoirs faits

C'était l'une des premières annonces du ministre Jean-Michel Blanquer, en 2017. Le dispositif « Devoirs faits », destiné aux collégiens qui n'ont pas, à la maison, la possibilité de se faire aider dans leur travail personnel, est entré dans sa deuxième saison.

Beaucoup d'établissements ont, comme l'an dernier, attendu le retour des vacances de la Toussaint pour proposer ces études accompagnées, centrées sur les maths et le français. Une mise en place tardive qui s'explique essentiellement par des lourdeurs organisationnelles. Ainsi, selon l'enquête de rentrée réalisée en août par le SNPDEN, premier syndicat des personnels de direction, un principal sur deux ne disposait pas des moyens nécessaires pour appliquer le dispositif dès septembre...

Désormais, le ministère affirme que tous les élèves qui le souhaitent peuvent en bénéficier, dans chacun des collèges publics, et ce jusqu'à quatre heures par semaine. « L'ensemble des collèges ont mis en œuvre Devoirs faits mais avec des modalités assez disparates », confirme Lysiane Gervais, secrétaire nationale du SNPDEN, chargée de la pédagogie.

Mais les limites du dispositif tiennent aussi à la nature des accompagnants. « Grosso modo, il s'agit pour moitié de professeurs, pour moitié d'assistants d'éducation, qui, eux, n'ont pas toujours les compétences pour accompagner les élèves dans les apprentissages », déplore cette syndicaliste. Le recours croissant aux volontaires du service civique, lui non plus, n'est pas toujours concluant car tous n'ont pas le savoir-faire nécessaire...

« Des études montrent qu'un tel dispositif peut produire des effets positifs sur la concurrence entre le public et le privé mais qu'il n'a guère d'incidence sur les performances scolaires », fait valoir pour sa part Frédérique Rolet, secrétaire générale du Snes, principal syndicat enseignant. « Ceux qui

encadrent les devoirs ont parfois tendance à les faire à la place de l'élève, ce qui est contre-productif. Ou bien, ils ont du mal à mettre en évidence le sens, l'intérêt d'un exercice. » D'où l'importance du rôle de coordinateur, en principe confié à un professeur, pour faire le lien entre les enseignants de l'élève et les personnes qui encadrent leurs devoirs.

Le recours croissant aux volontaires du service civique, lui non plus, n'est pas toujours concluant car tous n'ont pas le savoir-faire nécessaire...

Pour l'heure, on ne connaît pas de manière fiable le pourcentage de collégiens qui participent au dispositif (les chiffres avancés varient, selon les sources, d'un dixième à un quart). Bien souvent, ce sont les enseignants eux-mêmes qui suggèrent aux collégiens en difficulté de participer à Devoirs faits.

Mais pour peu que le dispositif soit proposé en fin de journée, ce qui est le cas dans 85 % des situations, « ils risquent d'y voir une punition », observe Dorothée Avet, secrétaire générale de la FCPE. Résultat : « Ce ne sont pas toujours ceux qui en ont le plus besoin qui en bénéficient. »

La solution ? « Intégrer, pour tout le monde, les devoirs dans l'emploi du temps », plaide-t-elle. Ce serait là, relève l'historien Claude Lelièvre, un retour à une pratique généralisée, dans le secondaire, avant les années 1970. « À l'époque, il existait un corps de professeurs répétiteurs pour encadrer le travail personnel, qui occupait la moitié du temps passé en classe », rappelle-t-il.

Denis Peiron

repères

Les Français, champions d'Europe du soutien scolaire à domicile

Ce marché annuel est estimé à plus de 2 milliards d'euros, aspiré à 80 % par le travail non déclaré.

La moyenne est de 40 heures

de cours privés par an et par enfant et de 1 500 euros par an et par famille, avant déduction fiscale, soit 1 heure à 1 h 30 par semaine.

Les élèves bénéficiant du soutien scolaire privé sont plutôt des collégiens et des lycéens de niveau moyen. Les élèves en grande difficulté ne semblent pas faire appel à ces organismes.

Prochain dossier:
Quand les nouvelles technologies déstabilisent la famille

Entretien. Expliquer est la meilleure façon de montrer qu'on a compris. Poser des questions est le meilleur moyen de comprendre en profondeur.

« Dans le soutien entre pairs, tout le monde apprend »

Thierry de Vulpillières
Expert en numérique éducatif (1)

En quoi consiste le soutien scolaire entre pairs ?

Thierry de Vulpillières : Le principe est que les élèves s'entraident entre eux, sans qu'un professeur ou un tuteur soit présent. Il existe différentes formes d'entraide, plus ou moins structurées. La version la plus répandue, qui prolifère sur les réseaux sociaux, relie les membres d'un établissement scolaire ou d'une classe. Il s'agit plus d'échanges de tuyaux et d'informations que d'un réel soutien pédagogique. Cette auto-organisation s'effectue en dehors de tout contrôle d'un directeur ou d'un professeur.

D'autres formules se développent sur Internet, comme Progresus ou TeachReo. Issus de startup, ces sites collectifs mettent en relation des élèves qui partagent leurs compétences. L'un se déclare coach, l'autre cherche une info. On peut travailler en binôme ou à plusieurs, en *learning room* par disciplines, par niveaux. Les élèves peuvent s'entraider, poser une question, en asynchronie (à n'importe quelle heure), par écrit, audio ou vidéo. On peut ainsi réviser un programme d'histoire, décomposer en plusieurs parties, en se distribuant les tâches. L'un explique, l'autre questionne, et on alterne la semaine suivante. Le pari de cet échange, c'est que tout le monde apprend.

Quels sont les avantages du soutien entre pairs ?

T. de V. : Sur le plan pédagogique, expliquer est la meilleure façon de montrer qu'on a compris. L'élève est contraint de maîtriser parfaitement le sujet qu'il cherche à faire comprendre. Il fait l'effort de bien formuler le concept. Côté

réception, les élèves ne se sentent pas gênés de poser des questions. Dans cette dialectique, le bénéfice est double. Celui qui explique va encore mieux comprendre. Celui qui reçoit va questionner tant qu'il n'a pas compris.

Le fait d'être à égalité, dans un rapport horizontal, présente en outre un intérêt économique. Dans les écoles d'ingénieurs, par exemple, les étudiants de troisième année aident ceux de deuxième, qui aident à leur tour ceux de première année, etc.

Comment le dispositif est-il encadré ?

T. de V. : Un adulte référent, tuteur ou enseignant, indique le fonctionnement de l'entraide, la durée, la répartition des rôles, et peut intervenir si le groupe bute sur quelque chose. Sur certaines plateformes, comme « Prof en poche », une partie des questions est traitée par intelligence artificielle puis, si l'élève bloque, un relais humain intervient. En outre, par souci de sécurité, il faut toujours vérifier l'identité de la communauté des sites d'accompagnement aux devoirs. De la même façon, les sites demandent aux utilisateurs de s'identifier, de donner des renseignements.

Quel peut être le rôle des parents dans ce dispositif ?

T. de V. : Le parent a toujours un rôle à jouer. Plus il arrive à faire parler son enfant, plus il complète l'apprentissage et augmente ses chances de réussite. Même si, dans le numérique, il arrive que l'enfant soit plus qualifié que ses parents. Le parent doit vérifier le site sur lequel travaille son enfant. Sur Internet, tout se sait très vite, la bonne comme la mauvaise réputation. Les parents peuvent aussi interroger d'autres parents, les professeurs, le directeur lors des réunions à l'école.

France Lebreton

(1) Fondateur d'EvidenceB, startup à destination des éditeurs scolaires.

pistes

À lire

« **Payer pour réussir ? Le marché du soutien scolaire** », de Erwan Lehoux, 2018, Syllepse, 7 €.

Le développement du soutien scolaire payant met le doigt sur certaines imperfections de l'école, notamment son incapacité à faire réussir tous les élèves. À ce titre, il est considéré comme un facteur supplémentaire d'inégalité des chances.

« **Aider l'enfant en difficulté scolaire** », de Jeanne Siaud-Facchin, Odile Jacob, 26,90 €.

« **Qu'est-ce qui soutient les élèves ? Dispositions et mobilisations dans divers établissements secondaires.** »

Rapport de Dominique Glasman et Patrick Rayou, tous deux sociologues de l'éducation.

À télécharger sur Internet. <http://centre-alain-savary.ens-lyon.fr>

« **Le coaching scolaire : aidez votre enfant à découvrir et à développer son potentiel** », de Matthieu Grimpert, Eyrolles, 16,90 €.

« **Le coaching scolaire à destination des élèves du secondaire : l'émergence d'une pratique d'accompagnement à la scolarité** », article de la sociologue Anne-Claudine Oller. **À télécharger sur Internet :** <https://journals.openedition.org/cres/453>

Devenir bénévole scolaire Partenaire de l'éducation nationale, la fédération de Paris du Secours populaire a pour mission d'aider et d'accompagner, en complicité avec les parents, les enfants ou les jeunes dans leur travail scolaire, du primaire au lycée. Les sessions d'accompagnement ont lieu après les heures de cours ou le samedi, soit au sein d'établissements scolaires, soit dans les propres locaux du SPF.

www.spf75.org/article/accompagnement-scolaire

#AirduTemps. Ces petites figurines en vinyle envahissent les rayonnages des magasins et conquièrent de plus en plus d'adeptes.

La pop culture en figurines

Un petit corps, une grosse tête carrée, des grands yeux noirs. Ces figurines en vinyle, hautes d'une dizaine de centimètres, vendues dans leur boîte vitrine, envahissent de plus en plus les rayonnages des magasins de distribution de produits culturels et électroniques.

« Je les trouve atypiques avec leurs grosses têtes. Surtout, elles représentent tous les personnages de mes séries préférées comme Dragon Ball et Naruto », explique Milo.

Ce collégien de 13 ans en possède déjà cinq, bientôt une dizaine espère-t-il. En effet, ces figurines constituent véritablement un objet de collection et non un jouet pour enfants.

« Les adolescents vont collectionner la série du moment qu'ils adorent et essayer d'acquiescer tous les personnages avec leur argent de poche », indique Jérémie Iogna, 33 ans, collectionneur de pop et fondateur du site de vente en ligne Popito.fr.

Les amateurs de séries ne seront pas déçus. Pas moins de 6 000 modèles existent. Aucun film, dessin animé, série ou personnalité ne passe à travers. Que ce soit Star Wars, Harry Potter, Game of Thrones, Stranger Things (série Netflix), Dragon Ball Z, les Avengers (Marvel).

On trouve aussi Aladin, Peter Pan, Tom et Jerry, Raiponce (Disney) ou

encore les héros de mangas... Tous ont leur réplique. Même Paul Pogba, Elton John, Mariah Carey et les présidents américains ont une figurine à leur effigie.

Créées par l'américain Funko, ces figurines pop, dont le nom vient de pop culture, sont arrivées sur le marché en 2011 mais ont réellement décollé, en France, il y a quatre ans. Sur YouTube, les chaînes présentant les pop ou décryptant une nouvelle figurine se comptent par centaines. Sur Instagram, le hashtag #funkopop a été mentionné dans pas moins de 4 millions de publications. « Collectionner est un phénomène de mode, qui permet d'appartenir à un groupe, d'exister au milieu de celui-ci », analyse Christine Barrois, pédopsychiatre. *L'enfant se forge ainsi une identité en dehors de sa famille car le fait de collectionner se place principalement dans le cercle de l'école.*

À notre avis

Vendues une quinzaine d'euros, ces figurines sans détails et fabriquées à partir de vinyles restent un gadget. Pour la plupart des adolescents, collectionner reste un désir éphémère, qui peut toutefois leur permettre de s'affirmer par rapport à leur famille.

Apolline Merle

Les reconnaissez-vous ? Mariah Carey, Hulk et Deadpool font partie de cette famille de figurines à succès. Funko/Popito

